

## Des films

Gilles Fumey

7 septembre 2007

### 4 mois, 3 semaines, 2 jours (Cristian Mungiu)



La palme d'or remportée à Cannes par C. Mungiu, 39 ans, pour son film est aussi celle du cinéma de tout un pays. Il est étonnant de constater que les " nations " cinématographiques n'ont pas disparu avec la mondialisation qui transcende ce secteur de la création. Car pourquoi parle-t-on tant du cinéma " roumain ", d'un cinéma roumain qui serait différent d'un cinéma bulgare, grec, coréen ou sud-africain ?

Ce petit pays (à peu près la moitié de la France et 23 millions d'habitants) produit dix à quinze films par an et il ne compte que soixante-dix écrans et deux multiplexes pour tout le pays...

**Une " école " du cinéma roumain peut-elle naître dans ces conditions ?** Dans son précédent long-métrage qui possédait d'ailleurs un titre géographique, *Occident*, Cristian Mungiu se plaignait des images simplistes que nous infligions à ce pays, en gros le pays de Dracula et de la gymnaste prodige de nos jeunes années, Nadia Comaneci. Et pour ceux qui se rappellent de Lucian Pintilie, soixante-quatorze ans, *Le Chêne* ou *Un été inoubliable*, il n'y verront qu'une exception qui ne saurait justifier la naissance d'un jeune cinéma roumain aujourd'hui.

Et pourtant, au moment où tant de cinématographies s'essouffent jusqu'à l'*entertainment* à peine risible et ridicule d'Hollywood, une " nouvelle vague " s'épanouit en Roumanie, pays qui revient d'un enfer dont on n'a pas idée ici. **Le cinéma retrouve toute sa raison d'être : une écriture adéquate pour purger le pays de cette terrible dictature** dont on se moquait souvent par dérision en Europe occidentale. C'est le parti que prennent ces jeunes trentenaires talentueux pour nous donner à voir ce que pouvait être la vie à l'époque de ce fascisme de pacotille mais néanmoins affreux. On les voit poindre dans tous les festivals : en 2005, *La mort de Dante. Lazarescu* de Cristi Puiu avait déjà remporté le prix Un certain regard à Cannes ; en 2006, *12h08 à l'est de Bucarest*, très fine comédie de Corneliu Porumboiu, 32 ans, sur la chute de Causescu, primé par la Caméra d'or à Cannes et par dix-huit autres prix à travers le monde ; la même année, Dorotea Petre était lauréate d'un prix d'interprétation féminine pour *Comment j'ai fêté la fin du monde*, belle histoire d'amour de Catalin Mitulescu avec, en toile de fond, la dictature. En attendant sur les écrans le dernier film de Cristian

Nemescu, mort à 27 ans dans un accident de voiture pendant le montage, *California Dreamin*, qui raconte comment l'arrivée d'un convoi de l'Otan bouscule une petite ville roumaine.

L'irruption des autres, donc, dans ce pays plombé par une chape de folie et de terreur, comme le montre Mungiu dans ce film bouleversant, à l'atmosphère délétère comme on l'avait déjà sentie dans [La vie des autres de F. Henckel von Donnersmarck](#) et qui fut commune à tous les pays de l'Est soviétique.

Ici, on est à Bucarest, deux ans avec la chute de Causescu. Gabita (Laura Vasiliu), étudiante, veut se faire avorter illégalement [1] et en urgence, d'où le titre du film. Accompagnée d'Otilia (Anamaria Marinca), une dynamique camarade qui mène la discussion avec le Dr Bebe (Vlad Ivanov), avorteur porcin. Comme l'argent est insuffisant, il abuse d'Otilia. **Le film avait débuté dans une résidence universitaire dont le décor jaunâtre sert comme une menace insidieuse la préparation du drame qui va se nouer comme dans un thriller.**

Deux jours, deux espaces, deux centres d'intérêt : une triste chambre d'hôtel où Gabita se fait poser une sonde, un appartement confiné où un anniversaire tourne à la farce triste, dans une scène (une " Cène ", dit Mungiu) digne d'une anthologie. Tout est enfumé par des clopes, souillé par des écailles aux murs, tout est vulgaire, hypocrite, policé. Tout sent le machisme, la bêtise, l'arbitraire. Et là, il faut survivre, coûte que coûte. **Le film est claustrophobe.** Plans fixes, scènes nocturnes dans la ville où les plans-séquences parviennent à exprimer la peur, les bus à l'abandon, les rues défoncées et les rivières dont le brillant du miroir à la surface est aussi comme un mensonge

Partout, les femmes se cognent. A la scélératesse de Bebe, la goujaterie des gardiens de l'hôtel ou, même, du serveur apportant les restes - immondes - de la noce dans une assiette devenue immangeable à l'énoncé de son contenu. A la folie d'une dictature qui poussait chacun " à abuser de son pouvoir et à se venger sur plus faible que lui ", dira Mungiu. A l'absurde d'une situation que ces jeunes filles doivent gérer seules en risquant la prison. A la table d'anniversaire, Otilia se cogne aussi à la bassesse des invités. Elle se tait et pense à Gabita laissée seule dans sa chambre d'hôtel. Tout va se nouer au retour, dans la salle de bain, où Otilia trouve le f tus, petit bout d'homme qu'il faut jeter, avait dit l'avorteur, dans un vide-ordures. " Une séquence où chaque spectateur se voit sommé de regarder la réalité en face, de revenir à la réalité de tous ces êtres dans ce drame avant de prendre parti " selon le mot très juste de Thomas Sotinel.

Un film dur qui fait un mal de chien et qui s'infiltré dans nos propres fêlures où l'espace est un acteur à part entière.

Compte rendu : Gilles Fumey

[1] Causescu avait rendu l'avortement illégal en 1966 pour accroître la natalité, ce qui avait eu un effet sur les naissances. Mais les conditions sanitaires déplorables des avortements clandestins auraient coûté la vie à 500 000 Roumaines. Mungiu ne prend pas parti sur la responsabilité : " c'est l'histoire d'une décision personnelle et de ses incidences sur une vie ", dit-il.

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).